

HÉLÈNE DORION

Ravir : les lieux
suivi de
Le hublot des heures

TYPO

Maquette de couverture: Nancy Desrosiers
Photographie en couverture: Hélène Dorion
Mise en pages: Chantal Landry

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et de Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Ravir: les lieux; suivi de Le hublot des heures / Hélène Dorion.
Noms: Dorion, Hélène, 1958- auteure. | Dorion, Hélène, 1958- Ravir.
| Dorion, Hélène, 1958- Hublot des heures.
Description: Poèmes.
Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 2023012660X | Canadiana
(livre numérique) 2023012674X | ISBN 9782892954463 (couverture
souple) | ISBN 9782892954456 (Epub)
Classification: LCC PS8557.O748 A6 2023 | CDD C841/.54—dc23

ÉDITIONS TYPO

Groupe Ville-Marie Littérature inc.*
Une société de Québecor Média
4545, rue Frontenac, 3^e étage
Montréal (Québec) H2H 2R7
Tél.: 514 523-7993
Télééc.: 514 282-7530
Courriel: vml@groupevml.com

DISTRIBUTEUR:

Les Messageries ADP inc.*
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Tél.: 450 640-1234
Télééc.: 450 674-6237
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

Les éditions Typo bénéficient du soutien de la Société de développement des
entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour leur programme d'édition.
Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition
de livres – Gestion SODEC.

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

SODEC
Québec

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à
notre programme de publication.

Dépôt légal: 3^e trimestre 2023
© Éditions Typo et Hélène Dorion

Parcours d'une œuvre :
ces mondes fragiles en nous
par Evelyne Gagnon

Dans le livret de l'opéra consacré à Marguerite Yourcenar qu'Hélène Dorion a co-écrit avec la regrettée Marie-Claire Blais, on rencontre ce portrait d'une exceptionnelle femme de lettres, passionnément engagée dans son époque : « Marguerite consacre sa vie / à observer le monde actuel / par la lunette de l'histoire. // Elle relie le passé au présent, / à travers ses écrits, / elle éclaire le destin humain¹. » Cela pourrait tout autant décrire le projet poétique d'Hélène Dorion, reliant le fil des histoires personnelles à la grande Histoire afin de mettre en relief, en des jeux d'ombre

1. Hélène Dorion et Marie-Claire Blais, *Yourcenar. Une île de passion*, Montréal, Les éditions de l'Homme, 2022, p. 18.

et de lumière, les déroutes de notre temps. Poète, essayiste, romancière, librettiste et artiste, Hélène Dorion nous offre une œuvre portée par une démarche globale d'une impressionnante cohérence, qui s'ancre dans une exigence intérieure certes, mais s'ouvre plus encore à une éthique, à un désir toujours renouvelé d'éclairer notre humanité commune. À une époque de performance, de vitesse, où la technologie vampirise la vie contemporaine, la poésie d'Hélène Dorion redit l'importance de l'instant, du lien, de l'amour : « J'ai parlé d'une blessure en nous et au fond des choses, de sa banalité, de l'impossibilité de fermer les yeux, de ne pas voir en ces quelques mots, – amour, fissure, détresse, notre humanité intime et commune². » Cette humanité, la démarche poétique d'Hélène Dorion tentera activement d'en investir les textures et les fragilités, notamment en reconstruisant diverses géographies du vivre. D'où l'importance de relire aujourd'hui *Ravir : les lieux* (Prix du Gouverneur général, Prix Mallarmé; 2005) et *Le hublot des heures* (Prix Charles-Vildrac de la Société des Gens de Lettres de France; 2008), qui convoquent cette ample visée transhistorique tout en réinterrogeant des possibles modes d'habitation du monde contemporain. Car « [n]ous venons d'un monde irréparable³ », affirme la poète, et les lieux rencontrés dans ces deux recueils représentent à la fois les rapports souvent difficiles que nous entretenons avec ce

2. Hélène Dorion, *Un visage appuyé contre le monde*, in *Mondes fragiles, choses frêles. Poèmes 1983-2000*, Montréal, l'Hexagone, 2006, p. 317. Désormais: VCM.

3. Hélène Dorion, *Ravir : les lieux*, p. 59 de la présente édition. Désormais: RL. Éd. originale: Paris, La Différence, 2005.

monde de tumultes et de mystères, mais également des paysages intérieurs où renouer avec les bruissements du vivant.

On dira avec raison qu'Hélène Dorion est une poète de la mise en espace : interroger les formes, couleurs, percées qui apparaissent dans les paysages, c'est interroger les mouvements même du vivre. Une dynamique semblable se déploie au fil de l'œuvre : tracer pour ouvrir, pour circonscrire la brèche et ouvrir un espace ; puis traverser, s'élançant, explorer ce vide et tendre vers l'autre, vers ce qui manque. Cela nous positionne dans un perpétuel *jeu de la distance et de l'approche*⁴, alors que le poème se fait, en sa prime substance, voi(e)x où mettre en scène le désir, où appeler incessamment la rencontre avec l'autre. Voilà aussi pourquoi on retrouve de constants glissements pronominaux dans cette écriture qui oscille entre le *je*, le *tu* et le *nous*, parfois dans le même poème. La voix énonciatrice ainsi alterne entre les perspectives, s'interroge, nous interpelle par le tutoiement lyrique ; cela afin de mieux inviter le lecteur ou la lectrice à appréhender le monde avec une sollicitude nouvelle : « Mais le monde, – regarde / le monde s'infiltrer par ta fenêtre / vois la figure des siècles / qui se bousculent dans le ciel léger / l'innombrable jardin de ta vie. » (RL, p. 39) Par essence, la poésie s'avère une affaire de *formes* et nous proposerait même, selon l'expression de

4. La toute première apparition du pronom *nous*, dans cette poésie, le confirme : « il y a l'approche / – la distance / qui *nous* recommence » (*L'inter-valle prolongé* suivi de *La chute requise*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1983, p. 56 ; je souligne).

Marielle Macé, une *stylistique de l'existence*, en nous suggérant « d'autres formes pour nos vies⁵ ». Il s'agit d'un langage plurivoque qui offre (au sens d'échange, de partage, de conversation) des « raisons de vivre, motif à être, raisons d'agir⁶ ». Ces motifs, chez Hélène Dorion, nous invitent à regarder, à écouter attentivement les plus infimes mouvements du vivant et à sonder ce que l'on peut semer, aimer et faire croître dans le jardin de notre vie.

On constatera sans invraisemblance combien les échos du *xxi^e* siècle résonnent dans les deux recueils ici réédités ; une ère marquée par ce qu'Hélène Dorion a nommé avec lucidité, dans son essai *Sous l'arche du temps*, la « mécanisation croissante de l'existence⁷ ». Néanmoins, la poète y réitère sa foi profonde dans les éclairages que la littérature et les arts nous offrent à travers les époques ainsi que sa conviction de l'importance fondamentale, pour tout être humain, de demeurer en quête de signifiante. « La résistance de la poète, écrit Pierre Nepveu, repose avant tout sur son aptitude à se maintenir lumineusement dans l'espace de la quête, de l'approche, du questionnement. Sa réponse à l'actualité, au babélisme contemporain et à toutes les ambitions de parvenir relève d'une sagesse pleine d'inquiétude et d'incertitude⁸. » Dans

5. Marielle Macé, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, 2016, p. 283.

6. *Ibid.*, p. 285.

7. Hélène Dorion, *Sous l'arche du temps*, Montréal, Typo, 2013, p. 34. Désormais : SAT. Éd. originale : Montréal, Leméac, 2003.

8. « Préface », in Hélène Dorion, *D'argile et de souffle* (anthologie), Montréal, Typo, 2002, p. 20.

Ravir : les lieux, on peut lire cette relation inquiète au monde : « Le monde dévore nos paupières / au-delà des rêves, de la rose / que mâche la nuit, nous vivons / comme des feuilles enroulées / autour de l'horizon, nous flottons / et pour guérir de nous-mêmes [...] / nous glissons avec les continents » (*RL*, p. 120). Une conscience planétaire apparaît indubitablement dans ces lignes, laquelle étant peut-être le propre de notre époque déroutante : alors que nous sommes branchés sur les réseaux et que les frontières s'estompent, *a contrario* la solitude des individus n'a de cesse de s'accroître. En ce sens, la poésie devient un acte de résistance, revisitant ces lieux où réinterpréter tant nos blessures intimes et communes que notre désir d'en guérir. Ajoutons que cette conscience se développe bel et bien au fil de l'œuvre, où s'opère progressivement le passage des *retouches de l'intime* à une *cosmogonie du vivant*. Deux phases s'y développent en effet : d'abord, l'exploration de la négativité (la faille, les manques et les blessures, l'absence de l'autre, les deuils, les difficultés d'habiter le réel) ; ensuite, une ouverture vers l'exploration de l'univers (et vers des préoccupations explicitement philosophiques). Dès *L'intervalle prolongé* suivi de *La chute requise* (1983), premier recueil de la poète, la faille se pose en figure emblématique qui ponctuera, tel un leitmotiv, l'œuvre entière. Au cours des années 1980, une trame se tisse : des failles en soi, qu'il faut explorer, à ces relations aux autres vécues sur le mode du manque ou de l'absence. Pensons à *Hors champ* (1985), aux *Retouches de l'intime* (1987), aux *Corridors du temps* (1988), où apparaît le thème de l'univers. À partir des années 1990, la

géographie intime prend de l'ampleur et les voyages se multiplient (à l'étranger, mais également dans la trame de l'histoire humaine). Malgré les difficultés, l'énonciatrice demeure en mouvement, cheminant au fil des tonalités épistolaires d'*Un visage appuyé contre le monde* (1990), qui amorce cette période. La seconde phase s'impose davantage dès *Les murs de la grotte* (1998), *Ravir: les lieux* (2005) et *Le hublot des heures* (2008), jusqu'aux titres récents comme *Mes forêts* (2022). À même un constant désir de rencontrer l'autre et le monde, de refonder des liens, la quête de la poète trouve visiblement, dans les plus récents recueils, non pas sa résolution, mais bien un ordonnancement, une sorte de géométrie dansante. Les préoccupations politiques, écologiques et philosophiques s'avèrent dorénavant prégnantes et s'accompagnent de certains motifs tels le temps, l'histoire, la forêt, la Terre, l'univers.

***Ravir: les lieux* ou ces cosmogonies du vivre**

Lorsque l'on s'attarde aux lieux, dans cette poésie, on constate une progressive expansion de l'espace; c'est-à-dire que l'espace où évolue le sujet poétique, fréquemment ovoïde, s'ouvre lentement au fil de l'œuvre. De l'œuf qui est aussi une bouche, on passe graduellement à la chambre, à la rue, à la ville, puis à la grotte de l'histoire et à la Terre: « L'ovale certain / d'une Terre, un monde clos / avec des histoires qui tournent / au-dedans / Des fils, des nœuds / – lopins de mots dans la maison – » (RL, 36). Le mouvement qui anime cette voix lyrique suit le même *principe oscillatoire*: le sujet tourne sur lui-même (dans la chambre, la maison), puis

entreprennent ensuite des voyages sinueux (dans les villes, le désert, en forêt ou en avion), qui vont s'accorder dans les récents recueils à la spirale étoilée se déployant dans l'univers.

Ravir: les lieux constitue à ce titre un moment phare de l'œuvre puisqu'on y retrouve un pèlerinage en soi et dans le monde, où l'on visite tour à tour l'enfance, la mémoire intime, puis les paysages, les villes, ainsi que les livres et les rencontres qui transforment une vie. Il se trouve divisé en cinq parties déclinant ces *lieux* évoqués par le titre: « Ravir: les villes », « Ravir: les ombres », « Ravir: les miroirs », « Ravir: les fenêtres », « Ravir: les visages ». Toutes articulées au même « Ravir », ces dénominations participent de la répétition variationnelle, procédé central à cette écriture: on répète en revenant sur un terme ou une expression, puis on ajoute à chaque fois un élément, ce qui déplace et fait avancer la signification, évoquant un mouvement spiralé. Plus encore, les deux points instaurent ici une intéressante ambiguïté sémantique et syntaxique puisqu'ils séparent *et* relient les deux propositions: sont-elles dans un rapport de conséquence (ravir ces lieux) ou d'équivalence (ravir est l'égal de ces lieux)? Cela sans oublier que le terme « Ravir » présente, en sa définition usuelle, une signification négative (usurper, subir un dessaisissement) et une signification positive (transporter, être en extase, s'enthousiasmer). Ainsi désire-t-on explorer les lieux qui parsèment et donnent sens à l'expérience humaine, avec leurs contradictions et leurs chemins de traverse. Tempo du marcheur dans l'espace, l'écriture retrace dès lors passages et traversées, au sens d'ouverture *et* de

cheminement. Les isotopies du voyage⁹ et du chemin¹⁰, itératives dans ce recueil mais aussi dans toute l'œuvre, accompagnent ce perpétuel mouvement qui *habite* le sujet poétique et dont le tracé apparaît. Une danse spiralee, comme celle du derviche: « Tu n'entends jamais la même musique / parmi la foule qui avance / avec toi, comme un derviche / [...] ta vie / tourne aussi. » (*RL*, p. 44) Malgré les tourbillonnements incessants de nos vies, l'impression surgit que cette poésie cherche avant tout à reconstruire des lieux habitables où tous les recommencements deviennent possibles: « Émerveillée, je regarde / par la serrure du monde / j'ouvre les yeux, j'ouvre la main / comme si j'étais invitée / à cueillir la rose de mon propre jardin » (*RL*, 104). Mentionnons au passage que la poésie d'Hélène Dorion valorise une lisibilité lexicale par l'usage de mots en apparence simples (yeux, main, monde, jardin...) et qui sont repris à travers l'œuvre, ce qui dénote un désir d'en sonder les innombrables mystères. « Comme des questions posées au monde, quelques mots, les plus simples toujours, séjournent au fond des lettres, attendent qu'on les saisisse doucement », nous rappelle d'ailleurs la poète (*VCM*, p. 284). Le lexique, sélectionné avec l'intelligente délicatesse d'une « Harpiste » ou d'une « Hypatie » (*RL*, p. 114 et 115), réitère incessamment le manque, l'absence, mais aussi le désir, l'amour, la tendresse. À cela s'ajoute parallèlement un fin travail de structuration et de versification, d'où un

9. *RL*, p. 29, 31, 49, 58, 64, 96 et 97. Voir aussi le « Marche » (p. 113) et les « pas » (p. 42, 49, 63, 96, 97 et 108).

10. *RL*, p. 37, 40, 68, 80, 88, 94, 98, 104 et 113.

effet d'abstraction par moments, qui participe pourtant d'un engagement fondamental : la poésie en sa matière explore et déplace les formes, tente de nous faire voir le monde et les êtres sous des architectures et éclairages inédits.

L'utilisation des tirets (doubles et simples) participe à ces savants jeux formels. Dans le cas des tirets doubles à l'intérieur de la phrase, en plus de *tirer à part* un segment, ils offrent une précision apportée à la proposition principale et présentent souvent des indicateurs de lieux ou de l'intimité du sujet. Ils forment conséquemment des microlieux au sein des textes. Ces menues grottes linguistiques (utilisées avec brio dans *Les murs de la grotte*), dont les parois sont les tirets, renferment une succession de termes qui créent un martèlement, tempo du dire résonnant dans cette cavité visitée :

Tu refermes la fenêtre, refermes le monde
qui chaque fois dénoue l'histoire
– sauve l'enfant, sauve la maison de l'enfant –
comme sur les écrans minuscules
de bandes dessinées jusqu'à tes versions latines
et Raine, Barnes, Bishop
– tant que tu tiens
des mots entre les mains
le jardin où ce soir, comme tous les autres soirs
tu t'exposes au passage du vent
raconte vraiment ce qu'est la vie.
(*RL*, p. 99)

Loin de la maison où se trouvait jadis enfermé l'enfant, la poète nous invite donc à outrepasser les limites qui enfermeraient le soi. La rencontre avec la littérature, avec la nature et avec les mots permet la mise en mouvement de soi, comme autant d'invitations au voyage. On nous suggère même que, « – tant que tu tiens / des mots entre les mains », le champ des possibles demeure ouvert. Notablement dans ce recueil, les tirets simples terminent régulièrement une proposition principale en détachant le dernier segment, qui s'avère un complément de celle-ci. Munis d'un syntagme verbal, ces segments ont pour thèmes l'ouverture, la résonance, la parole ou les chemins et font soudainement bifurquer le sens dans une avenue inattendue. Alors s'ouvre une brèche, un passage. « La poésie ne procède pas autrement, précise Hélène Dorion. Pour entrer dans l'inconnu, elle sonde le connaissable ; pour faire advenir l'impossible, elle interroge le possible, en célèbre les failles, en explore les ombres et les bords. Tout nous rappelle que chaque figure appartient à une plus vaste figure, – le *kosmos*. » (SAT, p. 56) Sur le plan stylistique, le recours aux figures (mais aussi aux isotopies, motifs, thèmes) s'effectue sur le mode de la constellation. Les figures s'inscrivent dans l'autonomie de chaque poème, mais elles ponctuent aussi le réseau signifiant de tout le recueil, voire de toute cette poétique. Ces figures récurrentes (de la nature : le jardin, le vent, l'eau ; du mouvement : le souffle, le marcheur, le voyage ; de l'espace ouvert : l'ombre, le vide, le ciel, la Terre...) se voient rejouées systématiquement, créant une sorte de *leitmotiv sémantique* qui structure cet imaginaire, telle une *cosmogonie signifiante*. Dans

la première édition de *Sous l'arche du temps*, Hélène Dorion ajoute à ce titre : « Une figure surgit ici, – la spirale. Certains des pas reviennent sur eux-mêmes pour reprendre élan, pousser ailleurs les mots, mener plus loin l'interrogation et, ultimement, créer à partir de ce même noyau de nouvelles brèches » (p. 10). Les poèmes mettent donc en scène cette spirale tissée à la manière de la toile de l'araignée, et dont les *mailles-moments* forment une trajectoire mouvante. La poésie reconstruit du même élan « un monde *autre* à travers les mailles de l'imaginaire » et le travail de la poète permet de « tisser la matière du réel » (*SAT*, p. 55). En outre, la multitude de personnages lyriques¹¹ évoqués dans la section « les visages » culminent dans les deux derniers textes du recueil par celle du « Gardien des Lieux » qui se révèle aussi un « Lieur¹² » (*RL*, p. 120 et 121), artiste et artisan qui saurait réimaginer avec nous des mondes plus affables.

Le hublot des heures : dans la toile du XXI^e siècle

Le hublot des heures relance pour sa part les voyages de la conscience lyrique qui se déplace désormais à bord d'un avion, lieu où interroger les circulations du destin : « tu cherches encore quelque clarté, / une passerelle qui relierait / les visages de ton passé / à ceux du présent / dont tu touches toute l'intensité, à bord de cet

11. Pianiste, Menuisier, Errant, Horloger, Puisatier, Marcheur, Harpiste, Bâtitseur, Chevalier, Géographe, Navigateur, Derviche.

12. Au sens usuel, le lieur est la personne qui lie les bottes de foin ou de paille.

avion qui te mène / d'un bout à l'autre de toi-même¹³ ». Ici encore on retisse le fil reliant l'historicité d'un sujet – une histoire intime – aux historicités humaines ; celles-ci se rejoignent *en nous*, en ce lieu lyrique opérant la cohabitation vertigineuse des failles (dispersion entre les êtres) et des liens (rencontres, tissages) :

et tu regardes autour de toi
combien tout vit
puis disparaît
dans ce nulle part où chacun
vient d'un ailleurs
rempli d'histoires, où chacun
camoufle son visage
derrière les ombres du passé
de cette civilisation que tu cherches
à comprendre, parmi ses mythes
obscur, ses vagues
puissantes qui *nous* poussent

à tout
recommencer chaque fois
(*HH*, p. 17-18 ; je souligne).

On visite par ailleurs dans ce livre la figure hypermoderne de l'aéroport ; portes, salles d'attente, fouilles machinales, errance au cœur de ces paysages qui deviennent couramment des nulle part pour apatrides.

13. Hélène Dorion, *Le hublot des heures*, p. 167 de la présente édition. Désormais : *HH*. Éd. originale : Paris, La Différence, 2028.

Ainsi l'aéroport représente-t-il le *non-lieu*¹⁴ contemporain par excellence : espace vacant entre les patries, seuils d'arrivée ou de départ mais jamais d'ancrage, couloir de transit entre deux correspondances. Propulsée dans ces lieux de vacuité où tourbillonnent des vies parallèles, la poète cependant intime à résister à l'indifférence par cette double exigence : « mettre les doigts dans les roues de l'Histoire / faire tenir la douleur / sur le fil que déroule ton poème. » (HH, p. 184) Au centre de cette toile des histoires que retracent les vers, une sorte de percée (visuelle, lumineuse) dans l'espace et le temps du poème se découvre, soit ce prisme du regard que dévoile le hublot. Hublot qui ouvre en quelque sorte sur les ramifications infinies du globe (oculaire *et* terrestre), comme le fait, à d'autres titres, la toile d'Internet.

À l'image d'un monde contemporain globalisé et envahi par le numérique, cette poétique met en scène une affluence de trajets et de réseaux qui se déploient dans l'espace (planétaire, virtuel) comme le fait ici à sa manière le fil sinueux du poème. Dans ce recueil, l'utilisation des tirets apparaît à cet égard novatrice. Les tirets moyens, dans la phrase, semblent figurer des compartiments réservés au voyageur, qui y range des bagages subjectifs mêlant mémoire et rêveries. Le tiret simple, pour sa part, se trouve précédé dans certains cas de la virgule, comme s'il s'agissait de multiples

14. « Les non-lieux, ce sont aussi bien les installations nécessaires à la circulation accélérée des personnes et des biens [...] que les moyens de transports eux-mêmes ou les grands centres commerciaux » (Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, p. 48).

portes d'embarquement ou de débarquement. Autrement dit, les tirets proposent chaque fois une ouverture sur des avenues encore inexplorées : « par le hublot, et parmi les mots / que déroule ta conscience, / tu vois comme une fenêtre ouverte / – l'ombre, la rose / ta vie toute grande, toute petite. » (*HH*, p. 158) Qui plus est, l'écriture prend des accents résolument narratifs, comme s'il nous était donné de lire un poème en prose qui traverserait le livre entier, favorisant cette glisse de la conscience (« ce flot de conscience / que raconte ton poème », *HH*, p. 129 ; « l'espace où se déplace ta conscience », *HH*, p. 130). Dévoilant une cartographie mouvante, les poèmes cependant arborent une versification qui persiste à découper l'espace (tout comme le fait l'usage des sauts strophiques), à segmenter (voire ralentir) les rythmes flottants de cette conscience aux échos hypermodernes.

De la fin du xx^e siècle au tournant du xxi^e siècle, le langage s'est avéré de toutes parts remis en question : la surabondance des images et rhétoriques vides¹⁵ (publicité, culture de masse et de divertissement, sophismes politiques, etc.) et leur vitesse d'enchaînement désormais effarante hantent profondément les écrivains.e.s. Pour Hélène Dorion et d'autres poètes québécois associés à un intimisme de sobriété, il s'agit dès lors d'opérer des ralentis et des plans rapprochés, de rejouer

15. Relisons entre autres *La crise de la culture* d'Hannah Arendt et *L'ère du vide* de Gilles Lipovetsky, nous verrons comment cette hantise n'est pas sans liens avec la fin des métarécits (religieux, culturels, politiques) proclamée par les théoriciens subséquents de la postmodernité, et qui mène plus récemment à l'hégémonie inquiétante de la *Postvérité* (Maurizio Ferraris, Paris, PUF, 2019).

des scènes (de l'enfance, de relations amoureuses), parfois banales (regarder par la fenêtre, arpenter une rue, revisiter la routine du quotidien ou l'errance dans les nonlieux contemporains, etc.), afin de réinterroger une possible habitation du présent : « – c'est aux mots que tu dois de retrouver / l'équilibre fragile, la parfaite géométrie / de cette ville que tu regardes maintenant / par le hublot de l'avion / dans lequel, à nouveau, tu te retrouves. » (*HH*, p. 166) Au-delà du sabotage ou de l'éloge des ruines propres à l'ère postmoderne, cette habitation passerait d'abord, selon Hélène Dorion, par une attentive interrogation des modes de relation au monde, malgré la pénombre des illusions qui par moments nous entoure : « Dans l'espace peuplé de mémoires, / d'ombres, de masques / tu marches aussi sur le fil / des mots que déroule ton poème » (*HH*, p. 146). Car rencontrer le monde, c'est rencontrer son absence, et l'exil perpétuel dans lequel semble se mouvoir tout sujet contemporain. Or le hublot devient écran en mouvement, prise de vue dynamique sur un réel désenchanté. Funambule ébranlée par cette époque dans laquelle elle se trouve projetée, l'énonciatrice observe sa vie précipitée dans les affres d'un temps qui nous avale : « Et ta vie chancelle soudain, / enfermée dans cette capsule / du vingt et unième siècle, minuscule / île absolue qui broie l'espace, mâche les heures une à une » (*HH*, p. 185). Pourtant les mots nous aideraient, en toutes circonstances, à résister : « les mots dénouent le fil à peine visible / de tes pas, et c'est à eux que tu dois / d'échapper au torrent, au poids du désordre » (*HH*, p. 166). En cela l'écriture prend la mesure de sa patiente avancée, une ligne à la

fois, qui interroge sobrement les mouvements du vivre. Dans le dernier poème du livre, on retrouve cette attention portée à l'instant, aux textures des paysages, aux vertiges du monde et aux visages de notre humanité : « à l'instant tu voudrais / noter dans l'espace ligné de ton cahier noir / le travail de ces villes / sur ta vie, le vertige des mots / que tu traces lentement, les paysages éblouis, / la grisaille, les façades écorchées des édifices, // et le visage de l'un / où l'on voit tous les autres. » (HH, p. 194) Au cœur d'une époque vertigineuse où tout se trouve voué à la course et à l'excès, cette poésie indocile procède plutôt de ralentis, d'une résistance tranquille, d'un vivre éclairé par une conscience de l'instant – tout cela qui dévoile les mondes frêles qui nous habitent et au sein desquels bruisse encore notre humanité commune.

Ouverture(s) : chemins de traverse et lignes de désir

Hélène Dorion a construit – en un patient édifice de mots, d'ombres et de percées lumineuses – une œuvre d'une indéniable cohérence, ancrée dans une perpétuelle recherche de justesse ; justesse de l'expression, mais aussi précision d'un regard qui tente de saisir le monde dans toute sa complexité, en explorant les déchirures et les vertiges qui constituent l'expérience humaine. Invariablement dans cette œuvre, on retrouve en contrepoint des évocations de l'écriture qui à la fois ouvre et tisse, reconfigurant l'espace du poème, architecturant les *Fenêtres du temps* (2000), redessinant moult *Portraits de mer* (2000) et autres géographies lyriques. Au fil des *Murs de la grotte*, on retrace les contours de la caverne sombre (de l'enfance et de

l'Histoire) où tournoient les lueurs de la connaissance, lieu qui fait écho à la Terre que ce sujet lyrique, éclairé et poète funambule, sillonne par ses avancées spiralées. La danse du derviche apparaît clairement dans *Ravir : les lieux*, mouvement qui rejoint la spirale étoilée de l'univers, régulièrement évoquée dans les plus récents livres. Cette vrille prend donc chez Hélène Dorion davantage d'ampleur au fil de l'œuvre pour devenir une véritable spirale – figure par excellence de cette poétique – qui s'accordera ultimement à l'émergence d'une *subjectivité-toile* appréhendant la vastitude du monde par *Le hublot des heures* : « Tu regardes le pointillé de lumières / incrusté dans le hublot, / tu sais le ciel / obscur, la Terre / encore lumineuse / et, tout en bas, les vies / que nouent et dénouent les villes / érigées parmi la poussière du siècle [...] / Mais l'ombre, sais-tu, n'est visible / que par la lumière » (*HH*, p. 174-177). Comme l'écrit avec finesse Jean-Michel Maulpoix, la tâche des poètes, en cette ère de peu d'espoir, se trouve parsemée d'écueils, mais demeure essentielle : « À la poésie de nous conduire, non de la nuit à la lumière, mais de la déploration de l'obscurité à la possibilité d'aimer la lumière¹⁶. » Sous ce rapport, on ne s'étonnera guère du fait que les mots représentent aux yeux d'Hélène Dorion des « lampes fragiles », comme elle le précise dans *Recommencements*¹⁷.

Au sein de cette œuvre foisonnante, le poème établit à l'évidence des passerelles entre les êtres et

16. Jean-Michel Maulpoix, *Adieux au poème*, Paris, José Corti, 2005, p. 21.

17. Hélène Dorion, *Recommencements*, Montréal, Éditions Druide, 2014, p. 31.

les choses, tout en recherchant les menues percées lumineuses qui se profilent, parcimonieusement, malgré l'obscurité de notre temps. Circonscrivant les manques et les failles, il invite à les traverser. Ainsi l'écriture crée-t-elle des lieux imaginaires où marcher, conjoindre, qui rassemblent tout en maintenant la fragmentation, sans jamais synthétiser complètement les contradictions, cela afin de célébrer ces conversations dynamiques dans un monde infiniment pluriel. Des passages empruntés entre le *je* et le *tu* dans les premiers recueils, on évolue progressivement vers ces chemins lancés dans l'espace du voyage, comme autant de routes sinueuses qui traversent la planète, comme autant de particules nous permettant d'appréhender les jeux de forces et de fragilités qui organisent la respiration de l'univers. Afin d'explorer ces diverses géographies du vivre, l'écriture d'Hélène Dorion, en somme, procède – avec la résistance et l'humanisme des plus grands poètes – à de raffinés mouvements d'approche et de distance, relayant la proximité à des épisodes de décentrement, valsant entre le bruissement d'un brin d'herbe et la rotation du globe, circulant d'une pièce vide où rejouer le théâtre de ses solitudes aux possibles du cosmos lointain qui, plus que jamais, nous appellent.

Juin 2023

Evelyne Gagnon est professeure titulaire en études littéraires à l'Université d'Athabasca (Alberta). Spécialiste de la poésie, elle a publié diverses études dans des ouvrages et revues scientifiques. Elle a également fait paraître un recueil de poésie, *Incidents (et autres rumeurs du siècle)*, aux Éditions du Noroît en 2022.

DE LA MÊME AUTEURE

ROMAN ET RÉCIT

Pas même le bruit d'un fleuve, Québec, Éditions Alto, 2020. Réédition en poche, Québec, Éditions Alto, 2022. Marseille, Éditions Le Mot et le reste, 2022.

Le temps du paysage, texte et photographies d'Hélène Dorion, Montréal, Éditions Druide, 2016.

Recommencements, Montréal, Éditions Druide, 2014.

L'étreinte des vents, Montréal, PUM, 2009. Paris (sous le titre *L'Âme rentre à la maison*), Éditions de La Différence, 2010. Réédition en poche, Montréal, Éditions Druide, 2018.

Jours de sable, Montréal, Éditions Leméac, 2002. Paris, Éditions de La Différence, 2003. Réédition en poche, avec une postface de Marie-Claire Blais, Montréal, Éditions Druide, 2018.

POÉSIE

Mes forêts, Paris, Éditions Bruno Doucey, 2021. Réédition en poche (augmentée d'un entretien), mars 2023.

Comme résonne la vie, Paris, Éditions Bruno Doucey, 2018.

- Cœurs, comme livres d'amour*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 2012. Paris, Éditions Bruno Doucey, 2023.
- Le hublot des heures*, Paris, Éditions de La Différence, 2008.
- Mondes fragiles, choses frêles*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, collection « Rétrospectives », 2006.
- Ravir : les lieux*, Paris, Éditions de La Différence, 2005.
- D'argile et de souffle*, anthologie préparée par Pierre Nepveu, Montréal, Éditions Typo, 2002.
- Portraits de mers*, Paris, Éditions de La Différence, 2000.
- Fenêtres du temps*, en collaboration avec Marie-Claire Bancquart (*Voilé/Dévoilé*), Montréal, Éditions Trait d'union, 2000.
- Passerelles, poussières*, Rimbach (Allemagne) Éditions Im Wald, 2000.
- Les murs de la grotte*, Paris, Éditions de La Différence, 1998.
- Pierres invisibles*, encres de Julius Baltazar, Saint-Benoît-du-Sault (France), Éditions Tarabuste, 1998. Saint-Hippolyte, Éditions du Noroît, 1999.
- Sans bord, sans bout du monde*, Paris, Éditions de La Différence, 1995.
- L'issue, la résonance du désordre*, Amay, L'Arbre à Paroles, 1993. Saint-Hippolyte, Éditions du Noroît, 1994. Réédition, *L'Issue, la résonance du désordre* suivi de *L'Empreinte du bleu*, gravures de Marc Garneau, Saint-Hippolyte, Éditions du Noroît, 1999.
- Les états du relief*, Saint-Hippolyte et Chaillé-sous-les-Ormeaux (France), coédition Le Noroît / Le Dé bleu, 1991.

Le vent, le désordre, l'oubli, dessins de Marc Garneau, Mont-sur-Marchienne (Belgique), Éditions L'Horizon vertical, 1991.

Un visage appuyé contre le monde, dessins de Marc Garneau, Saint-Lambert et Chaillé-sous-les-Ormeaux, coédition Le Noroît / Le Dé bleu, 1990. Réédition, Montréal, Éditions du Noroît, collection « Ovale », 2001.

La vie, ses fragiles passages, illustration de couverture de Michel Fourcade, Chaillé-sous-les-Ormeaux, Éditions Le Dé bleu, 1990.

Les corridors du temps, Trois-Rivières, Les Écrits des Forges, 1988.

Les retouches de l'intime, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1987. Réédition, Montréal, Éditions du Noroît, 2004.

Hors champ, Montréal, Éditions du Noroît, 1985.

L'intervalle prolongé suivi de *La chute requise*, dessins de l'auteure, Montréal, Éditions du Noroît, collection « L'instant d'après », 1983.

ESSAI

Sous l'arche du temps, essai suivi d'entretiens, présentation de Jean-Claude Ravet, Montréal, Éditions Typo, 2013. Montréal, Éditions Leméac, 2003. Paris, Éditions de La Différence, 2005 (édition augmentée).

ALBUM JEUNESSE

La vie bercée, illustrations de Janice Nadeau, Montréal, Éditions Les 400 Coups, 2006. Réédition augmentée, 2022.

LIVRET D'OPÉRA

Yourcenar – Une île de passions – La création d'un opéra, (libretto écrit avec Marie-Claire Blais), Montréal, Éditions de l'Homme, 2022.

CORRESPONDANCE

Nous ne sommes pas seules... avec Carol Bernier (ouvrage illustré), Trois-Rivières, Éditions d'Art Le Sabord, 2014.